



Chapitre de livre

2009

Public access

This version of the publication is provided by the author(s) and made available in accordance with the copyright holder(s).

Les paradoxes de l'écrivain suisse romand

Dupuis, Sylviane

How to cite

DUPUIS, Sylviane. Les paradoxes de l'écrivain suisse romand. In: Diversité culturelle dans la francophonie contemporaine. Doina Spita (Ed.). Iasi : Editions universitaires 'Alexandru Ioan Cuza', 2009. p. 11–21.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:14400>

© This document is protected by copyright. Please refer to copyright holder(s) for terms of use.

Last deposit update in Archive ouverte UNIGE on 14.03.2023 17:12

Texte paru dans : Doina Spiță (dir.), *Diversité culturelle dans la francophonie contemporaine*, Editions universitaires "Alexandru Ioan Cuza" (Roumanie), Iasi 2009, pp. 11-21.

Sylviane Dupuis

«Les paradoxes de l'écrivain suisse romand»

Conférence donnée le 27 mars 2008
à l'Université «Al. I. Cuza» de Iasi (Roumanie),
dans le cadre des
JOURNEES DE LA FRANCOPHONIE XIII^e édition,
27-29 mars 2008

Résumé

Tout écrivain, confronté à la notion d'identité nationale, se trouve placé devant un paradoxe : s'il écrit, c'est qu'il se situe en décalage, sur une ligne frontière, voire dans une sorte d'exil intérieur : son identité se tient dans sa voix. Comment dès lors se réclamer d'une identité nationale ? C'est pourtant souvent ce qu'on lui demande. Pour l'écrivain suisse romand, le paradoxe se complique du fait qu'il écrit en français dans un pays quadrilingue et qui n'est ni la France, ni fondamentalement différent. A qui parle-t-il ? Aux deux millions de Suisses romands (ce qui n'est pas beaucoup) ? Pour être lu en France il lui faut (sauf rares exceptions) y être édité et donc «devenir français». Quant à la francophonie, pour la Suisse majoritairement germanophone, elle n'a jamais été jusqu'ici une priorité politique... Dernier paradoxe : selon C. F. Ramuz, notre grand écrivain national, «la Suisse n'existe pas», car elle est faite d'une collection d'identités sans véritable unité. L'écrivain suisse romand existe-t-il ? Oui et non. Parlons-en.

Lorsqu'en octobre 1937, Charles Ferdinand Ramuz, devenu depuis notre grand écrivain national, ose déclarer dans la revue *Esprit*¹ : «La Suisse n'existe pas», c'est un véritable tollé en Suisse alémanique : on recense plus de deux cent articles de presse commentant ces propos, qui choquent considérablement. Et lorsque six décennies plus tard, à l'Exposition universelle de Séville, le pavillon suisse adopte pour slogan – non sans un certain sens de la provocation – la petite phrase ramuzienne, c'est encore une fois le même tollé ! Mais que veut dire Ramuz ? Non pas bien sûr que la Suisse serait

¹ C. F. Ramuz, «Lettre à Denis de Rougemont», in *Esprit* n° 61, octobre 1937.

sans existence réelle, historique ou géographique, ni qu'elle ne constituerait pas un Etat ; mais que comparée à la France, par exemple, elle ne jouit pas de cette unité qu'une histoire commune remontant au Moyen Age, un système politique centralisé et, surtout, une langue unique, confèrent à la nation française. La même année, en mars 1937, il s'en expliquait dans la *NRF* en distinguant la *patrie* (géographique ou spirituelle) de la *nation*: « Nous appartenons, nous autres Suisses romands, à une petite, mais complexe, république dont les divers Etats circulent chacun sur son orbite autour d'un centre abstrait qui s'appelle confédération. Nous ne sommes pas «unifiés». La France depuis des siècles est profondément unifiée (...); nous, nous sommes un ensemble de petits pays vaguement tenus agrégés les uns aux autres par des nécessités de diverses sortes: géographiques, militaires, économiques... »².

J'ai annoncé une suite de paradoxes, et voici donc le premier: comment la notion d'«auteur suisse» pourrait-elle exister puisque, sur les plans linguistique, culturel et littéraire, *la Suisse n'existe pas*? Puisqu'il n'y a pas de «langue suisse» et que les uns, parmi nos écrivains, appartiennent (bien que de manière décalée) à la littérature germanophone, et sont lus avant tout en Allemagne et en Autriche, que d'autres parlent et publient en romanche, que les Tessinois appartiennent à la littérature italophone et nous, les Romands, à la littérature francophone ?

Ici surgit d'ailleurs un deuxième paradoxe: auteurs suisses francophones, nous ne sommes ni français – bien que le canton de Genève, où je vis, soit presque entièrement enclavé géographiquement dans le territoire français –, ni assez «exotiques» par rapport à notre grand voisin pour l'intéresser par notre différence (comme c'est le cas des auteurs francophones issus du Maghreb ou du continent africain)... ni nous ne nous ressemblons entre nous ! Même s'ils se trouvent reliés par une commune fidélité à la nature, et un intérêt passionné pour la traduction qui nourrit leur propre langue d'écrivain, il y a des mondes entre le poète Maurice Chappaz, montagnard, catholique et païen, enraciné dans son Valais natal que tour à tour il chante et vilipende, et Philippe Jaccottet, poète et intellectuel d'origine lausannoise et protestante ayant choisi de s'exiler en France depuis des décennies ; et il y a un monde encore entre eux et les féministes et très urbaines Alice Rivaz ou Amélie Plume, romancières qui ont toutes deux passé la majeure partie de leur vie à Genève (qu'Alice Rivaz est la seule à décrire dans les années 30 de la montée des fascismes, et où Amélie Plume, ethnologue de nos comportements, situe ses rocambolesques et très cocasses histoires de couples des années 80). Enfin, remarquons que dans la génération romande d'après-guerre, beaucoup d'œuvres parmi les plus marquantes sont issues de l'émigration, comme celle, mondialement connue, d'Agota Kristof, ou celle d'Adrien Pasquali, brillant fils d'ouvrier italien immigré devenu écrivain et intellectuel, qui fera une thèse sur Ramuz, s'annexera la littérature romande en la pastichant dans son œuvre et témoignera dans un roman

² Repris dans C. F. Ramuz, *Besoin de grandeur* (1937 – nombreuses rééditions, la dernière parue étant celle de l'Université François-Rabelais (Les Amis de Ramuz), Tours, 2006. Cette citation figure en p. 11.).

bouleversant, avant de renoncer à vivre, de son enfance d'immigré vouée au mutisme et à la solitude. Voilà qui va contre toute réduction possible de notre littérature à une *unité* cohérente.

Mais il y a pire : le concept même de « littérature suisse romande » fait problème ! Contesté aujourd'hui par certains auteurs³ qui y voient une manière d'« instrumentaliser » la littérature et le considèrent comme idéologique, voire nationaliste avant tout, c'est-à-dire : cherchant à constituer une famille d'esprits là où elle n'existe pas, il a aussi été dénoncé comme « mythique » et comme une pure « invention » politique de la fin du XIX^{ème} siècle par la critique universitaire. On en arrive ainsi au comble du paradoxe : en 1995, Daniel Maggetti, universitaire d'origine tessinoise et écrivain, publie sa thèse consacrée à *L'Invention de la littérature romande*⁴ entre 1830 et 1910 pour démontrer (et démontrer) le processus de fabrication du concept et sa progressive « nationalisation » ; mais de 1995 à 1999, il collabore à la rédaction et à la publication de *L'Histoire de la littérature en Suisse romande*⁵ dirigée par Roger Francillon (on remarquera le changement significatif de préposition) qui fait aujourd'hui autorité sur le sujet... et il vient de succéder à Doris Jakubec à la direction du Centre de Recherches sur la Littérature Romande (CRLR) et au poste de professeur de littérature romande à l'Université de Lausanne. Ainsi, quelles que soient ses limites, ou ses ambiguïtés, ce concept continue à être utilisé faute de mieux pour tenter d'imposer les auteurs issus de Suisse romande et leurs œuvres dans les champs culturels suisse et francophone : car d'une part, les Helvètes ont une propension à se montrer très soupçonneux à l'égard de leurs propres artistes, comme des intellectuels en général, et renaclent aujourd'hui encore devant l'obligation d'enseigner les auteurs suisses dans les écoles ; et d'autre part, la France et même la francophonie ont tendance à oublier ce minuscule « canton francophone » de deux millions d'âmes... canton dont la promotion, en outre, n'est pas une priorité, avouons-le, pour notre politique culturelle étrangère suisse !

...Dès lors, vous comprendrez que pour chacun d'entre nous, avoir à répondre de soi ou à se situer, non seulement comme « auteur suisse », mais comme « auteur suisse romand », tient de la mission impossible ! Et y tenons-nous vraiment ?

Car l'un des traits récurrents de l'écrivain suisse romand (ce sera mon quatrième paradoxe) est... de *ne pas (ou plus) se vouloir romand* ! Dès qu'il a émigré en France ou ailleurs, ou dès qu'il est publié à Paris, il développe le plus souvent avec son lieu d'origine et la notion de « littérature romande » un rapport violemment ambivalent – celui qu'on éprouve parfois envers sa propre famille quand on l'a quittée – fait d'ironie, de détestation et d'un reste d'attachement mêlés : ainsi de Robert

³ Tel Yves Laplace, dans *L'Hebdo* (hebdomadaire romand) du 15 avril 1999 : « l'invention du concept de littérature 'romande' et la gestion de cette invention par un milieu défini ont contribué, dans notre province, à une instrumentalisation de la littérature ».

⁴ Daniel Maggetti, *L'Invention de la littérature romande 1830-1910*, Lausanne, Payot 1995

⁵ *Histoire de la littérature en Suisse romande* en 4 volumes (dir. Roger Francillon), Lausanne, Payot 1999

Pinget, originaire de Genève où il revenait régulièrement voir ses proches, mais sans entretenir aucun lien avec le milieu littéraire, et dont Alice Rivaz remarquait malicieusement qu'il était de ceux qui, entrés dans la grande « littérature française » (je cite) « s'évertuent à faire oublier leur origine »⁶ – ou de Philippe Jaccottet, qui fuit très tôt la froideur calviniste et l'étroitesse du « jardin clos » suisse romand (expression qu'il reprend à Ramuz dans *Besoin de grandeur*)⁷ pour aller s'installer à Grignan... dans un autre « jardin clos »... Jaccottet qui dit refuser (dans *L'Entretien des Muses*) de se faire « l'interprète d'une contrée »⁸, mais qui reconnaît ailleurs avoir trouvé dans cette « contrée spirituelle »⁹ romande un des principaux aliments de sa vision du monde.

Cette ambivalence, voire : ce désir de fuite, remonte en fait au début du XX^{ème} siècle et donc à Ramuz qui, contraint de quitter Paris par la déclaration de guerre de 1914, et de revenir s'installer en Suisse, eut sans cesse à y lutter contre le conformisme petit-bourgeois déjà raillé par Flaubert, mais aussi et surtout contre une lecture régionaliste¹⁰ de son œuvre et contre la surdité de la presse, comme des universitaires vaudois de son temps, aux vrais enjeux de la littérature, qui sont de l'ordre de la langue, de l'écriture et de l'esthétique – et non de la morale, de la géographie ou du pittoresque : ses paysans vaudois, dit-il, ce sont des personnages d'Eschyle, de Shakespeare ou de Racine ! Ou des figures d'épopée, comme le remarquera Claudel en comparant Ramuz à Homère.

Pour lui, la littérature se tient nécessairement quelque part entre le réalisme et le mythique, ou, telle la peinture de Cézanne, entre le figuratif et l'abstrait, et n'a pour projet que d'*inventer une langue dans la langue*, et une nouvelle vision ; ni le nationalisme (dont il dénonce avec lucidité les dangers, en observant ce qui se passe au même moment en Italie et en Allemagne), ni le folklore, n'ont rien à faire avec elle. Ramuz, à qui ses dix années d'exil à Paris auront offert le décalage nécessaire pour s'inventer lui-même, est le premier écrivain de Suisse romande à revendiquer l'autonomie de l'art : c'est en ce sens qu'on peut dire qu'il « invente », *esthétiquement*, notre littérature. Même s'il en fut la victime pendant longtemps (et l'on pourrait presque dire : jusqu'à la publication de son œuvre, en 2005, dans la collection de la Pléiade), Ramuz nous sauve du provincialisme par le haut : avec lui, la littérature de Suisse romande entre enfin dans la modernité, et dans la « grande littérature ». Sans la brèche qu'il ouvre avec son combat contre la bêtise, il n'y aurait sans doute pas tout ce qui suit ; et je ne serais pas là pour vous en parler. Rousseau, Constant, Amiel, Cendrars, Cohen et quelques autres se

⁶ Dans : David Bevan, *Ecrivains d'aujourd'hui*, Lausanne, Ed. 24 heures, 1986, p. 177.

⁷ Philippe Jaccottet, *Ecrits pour papier journal, chroniques 1951-1970*, J.-P. Vidal édit., Paris, Gallimard 1994, p. 275 : « une sorte de jardin clos, de faux jardin ». – Cf. C. F. Ramuz, *Besoin de grandeur*, *op. cit.*, p. 51 : « Nous sommes en état d'infériorité, nous le sentons, et nous cherchons bien, à vrai dire, à y trouver une compensation dans le perfectionnement de notre être intérieur ; mais c'est un beau jardin entouré de murs. ».

⁸ Philippe Jaccottet, *L'Entretien des muses*, Paris, Gallimard 1966, p. 96.

⁹ Philippe Jaccottet, in : « Marcel Raymond poète », *Nouvelle revue de Lausanne*, 24 novembre 1966.

¹⁰ « En quoi je me suis fait classer comme 'régionaliste' et, écrivain, comme écrivain 'rustique' » (C. F. Ramuz, *Besoin de grandeur*, *op. cit.*, p. 18) ; alors que les paysans de ses romans ont, dit-il, « quelque chose de tout à fait pareil aux rois de Racine », et que « le paysan et le roi se meuvent sur le plan de la métaphysique » (*id.*, p. 199).

verraient intégrés à la littérature française ; et des autres, on ne parlerait nulle part. Toutes proportions gardées bien sûr, il se passe au fond avec Ramuz, pour notre littérature, ce qui s'est passé avec Senghor pour la littérature francophone d'Afrique. Et il se passe aujourd'hui chez nous ce qui se passe avec Senghor du côté de cette littérature (et de la « littérature-monde »¹¹) : on ne veut plus dépendre d'une étiquette, d'une histoire, d'une nation, d'un concept, voire d'un père tutélaire ; l'ambition de chaque auteur est que son œuvre soit reconnue, lue, étudiée *pour elle-même*, au sein de la littérature universelle, selon sa cohérence propre qui n'est celle d'aucune autre... C'est là sans doute le nœud du paradoxe – et cela, pour toutes les littératures francophones d'aujourd'hui, quant à leur rapport complexe et de plus en plus problématique tant à la France qu'à elles-mêmes.

Ajoutons que, on le sait : rien n'est jamais gagné ; l'hydre du provincialisme menace sans cesse et partout de renaître, sous des formes diverses, qui vont, en Suisse romande, de la haine de soi au ressentiment, de la fascination pour la capitale française à sa détestation envieuse, et des inimitiés, voire des guerres « familiales » aussi sottes que meurtrières, à la méfiance irréductible du dehors. Voici vingt ans, le romancier et philosophe Etienne Barilier publiait un pamphlet¹² rageur contre le « milieu littéraire romand » (abrégé MLR) où il proposait de définir l'« Ecrivain romand » (sans qu'on sache s'il s'incluait ou non dans la définition) comme un « névrosé de la confiance refusée » ; ce qui en dit long sur les frustrations et les désillusions de ceux qui se heurtent encore trop souvent, chez nous, au moralisme et aux petites dénoncés par Ramuz dans *Besoin de grandeur* (car il ne faut pas « se monter le col », en Suisse romande, ni viser trop haut, cela signale bien vite la vanité et un goût de briller peu compatible avec la mentalité protestante, la pudeur paysanne, ou la méfiance si répandue dans nos contrées pour tout ce qui « dépasse »). Nos auteurs, par ailleurs, s'ils ne sont pas diffusés en France (ce qui est assez rare – quant à la Belgique et au Canada, n'y comptons pas...), n'ont qu'un lectorat potentiel si réduit que pour eux, contrairement à ce qui se passe du côté alémanique, vivre, même en partie, de sa plume est quasiment illusoire. Mais je ferme là cette parenthèse, car à vouloir nous plaindre je tomberais à mon tour dans le travers provincialiste que je dénonce.

(...) Je crois que si toute écriture véritable suppose un *décalage* initial, voire même une forme d'exil intérieur qui fonde la pulsion d'écrire, on ne parle jamais *de nulle part*, ni hors d'une *situation* ; que tout discours, toute pensée, et même toute imagination, sont non seulement déjà « parlés » par ce qui les précède mais aussi toujours en partie situés, non pas tant géographiquement que mentalement. Comme Daniel Maggetti, que j'évoquais tout à l'heure, je me sens depuis toujours, par rapport à la Suisse romande, à la fois dedans *et* dehors. Mon père était français, et j'ai grandi, à cause de lui et de sa nostalgie, dans l'admiration de la France, dont j'ai choisi d'enseigner la littérature tout en me vouant à l'écriture... Ainsi me suis-je imaginé très longtemps, quoique née à Genève, où j'ai fait mes

¹¹ Cf. *Pour une littérature-monde* (collectif), Paris, Gallimard 2007.

¹² Etienne Barilier, *Soyons médiocres!*, Lausanne, L'Age d'Homme 1989

études, n'avoir presque rien à voir avec la Suisse. Je paie aujourd'hui ce refoulement – ou je m'acquitte de ma dette – en enseignant à l'Université de Genève, entre adhésion et décalage critique, la littérature de Suisse romande !

Toute littérature est issue d'une langue et de l'histoire de cette langue. Mais la langue n'est pas tout. Il y a, dans chaque nouveau contexte où elle est parlée, et où elle se métamorphose en écriture, rencontre entre cette langue et une ou des cultures qui l'informent – ce qui change la couleur, la musique, l'esprit, le rythme, la poétique et la rhétorique (voire : les silences) qui la travaillent. Et il y a, dans chaque œuvre littéraire, rencontre entre cette «couleur» issue d'un contexte, d'un paysage ou d'un état d'esprit *situés*, et l'individu qui écrit, qui a son histoire unique, son propre rapport à la langue, et qui le plus souvent (car on écrit à partir du contradictoire) n'est lui-même pas *un* mais deux, trois, ou dix, au plus intime de soi. Cela produit une infinité de formules littéraires possibles, et donc une infinie diversité de voix et de formes. Chaque nouvelle œuvre issue de la littérature en français combat – oui, n'en doutons pas – l'uniformisation linguistique et culturelle, ne cessant de produire de l'inattendu dans la langue, les formes, les genres, ou la conscience.

Encore faut-il bien sûr que cette diversité ne se voie pas hiérarchisée au profit de la seule littérature (ou nation, ou culture) française, dont toutes les autres dépendraient... Surgeons de la littérature en langue française qui échappent de plus en plus à la France, les littératures francophones, comme toutes les grandes littératures, n'ont rien à voir avec une politique nationale, et tout avec *le* politique ; rien à voir avec une religion nationale, mais tout avec *le* religieux ou la question du sacré, à quelque culture qu'elle renvoie ; et rien à voir avec une morale, mais tout avec cette éthique supérieure qui fonde une œuvre en étayant sa poétique et le geste par lequel elle s'invente elle-même dans la langue, en s'arrachant à tous les déterminismes particuliers. Parce que, comme le disait encore Ramuz¹³, «le particulier ne peut être, pour nous, qu'un point de départ. On ne va au particulier que par amour du général et pour y atteindre plus sûrement». «Le général» figure en quelque sorte la transcendance de la littérature, en faisant apparaître ce que l'humanité, en dépit de ses différences d'histoire, de culture, de pensée ou d'identité, a de *partageable*, sur le plan sensible, émotionnel, ou tragique ; tandis que le particulier sépare et dresse les hommes ou les communautés les uns contre les autres.

Il se pourrait ainsi, au bout du compte – c'est mon dernier paradoxe –, que l'apparent «défaut d'être» des écrivains suisses ou leur problèmes identitaires (à quoi s'ajoute la «neutralité» qui définit notre politique, peu compatible avec l'idée d'engagement ou de prise de position subjective qui devrait

¹³ Dans *Raison d'être*, son « manifeste » esthétique de 1914 (Lausanne, Les Cahiers vaudois, 1914 – nombreuses rééditions).

caractériser l'écrivain), que ces problèmes qui nous vouent à une situation inconfortable voire même parfois quasi schizophrénique se retournent, d'un autre point de vue, en avantage ! Car à *ne pas* avoir de grande tradition littéraire nationale, à *ne pas* avoir de langue nationale à défendre politiquement en tant que telle, à *ne pas* avoir de grande Histoire, d'empire ou de monarchie dont il faille, à un moment donné, faire son deuil, à *ne pas* avoir été liés (du moins de manière collective et nationale) à la colonisation et ensuite aux soubresauts de la décolonisation, il se pourrait que nous y gagnions, aujourd'hui, en liberté. En outre, si les écrivains suisses du XX^{ème} siècle, longtemps ignorés de l'histoire littéraire qui les méconnaissait faute de diffusion ou les ignorait par préjugé, ne cessent de gagner en reconnaissance (outre Ramuz je pense à Nicolas Bouvier, par exemple, devenu le représentant planétaire de la « littérature de voyage » avec un livre jadis publié à Genève... à compte d'auteur, et à Corinna Bille, à Lovay, à Cingria ou à Robert Walser), c'est qu'ils se révèlent bien souvent, en dépit de leur décalage ou à *cause* même de leur isolement, comme avant-gardistes sans le savoir, et surtout : prodigieux inventeurs de formes et de langue.

S'il est un point commun à la majorité des meilleurs auteurs romands, c'est leur manière de *bouleverser les genres* : qu'il s'agisse de prosateurs, ou de poètes (et ils sont très souvent l'un et l'autre, comme Ramuz pour qui « le roman doit être un poème », et la langue, une « suite de gestes ») ; qu'il s'agisse d'hommes, ou de femmes (comme l'étonnante Catherine Colomb qui, sans avoir lu Joyce, invente dans les années 30 ce texte-*continuum* que son premier éditeur la contraindra à diviser en chapitres, effrayé par la nouveauté de ce flux de mémoire charriant les vivants et les morts en une seule coulée narrative annulant toute chronologie) ; qu'il s'agisse de sédentaires, ou de voyageurs (comme Cendrars qui, en 1913, éblouit Apollinaire par sa nouveauté, ou Bouvier dont *L'Usage du monde* conjoint le récit de voyage, le roman et les *Essais* de Montaigne) – ou encore de romanciers ou d'autobiographes (comme Chessex qui ne cesse d'osciller entre autofiction, autobiographie et roman, brouillant les pistes et réinventant sans cesse autrement le « nœud de vipères » familial). Cette tendance à brouiller ou à réinventer les genres vaut d'ailleurs aussi pour la majorité des autres grandes œuvres de langue française apparues depuis un siècle dans le monde (je pense à celles de Senghor, de Chamoiseau, de Schéhadé, de Kateb Yacine, de Kourouma, de Ying Chen...), qui toutes déplacent la langue, déplacent les formes, renouvellent l'imaginaire et la vision du monde, c'est-à-dire font œuvre de littérature à part entière, à l'intérieur d'une langue française en perpétuelle évolution depuis le XVI^{ème} siècle... en dépit de l'Académie française !

La (vraie) littérature, c'est la transgression des règles et des frontières, c'est la rupture avec la norme, les conformismes ou la répétition du même ; c'est « l'invention du nouveau », comme le préconisaient Baudelaire et Rimbaud – et donc : une subversion en acte de tout ce qui empêche la langue, la pensée, la vision ou les formes, de s'agrandir et de se transformer.